Skén&graphie

Coulisses des arts du spectacle et des scènes émergentes

6 | 2019

Voyages des cultures et des mémoires dans les arts de la scène

Regards croisés sur le FIL 2018

À propos du : F.I.L., le Festival international des Langues et des Cultures du Monde, Besançon, 2018.

David Ball et Dimitri Guichardon

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/skenographie/2333>

DOI : 10.4000/skenographie.2333

ISSN : 2553-1875

Éditeur

Presses universitaires de Franche-Comté

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2019

Pagination : 259-266

ISBN : 978-2-84867-673-9

ISSN : 1150-594X

Référence électronique

David Ball et Dimitri Guichardon, « Regards croisés sur le FIL 2018 », *Skén&graphie* [En ligne], 6 | 2019, mis en ligne le 01 juin 2021, consulté le 27 septembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/skenographie/2333> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/skenographie.2333>

Ce document a été généré automatiquement le 27 septembre 2021.

Presses universitaires de Franche-Comté

Regards croisés sur le FIL 2018

À propos du : F.I.L., le Festival international des Langues et des Cultures du Monde, Besançon, 2018.

David Ball et Dimitri Guichardon

- 1 Cette année les Rencontres Internationales du Théâtre Universitaire de Franche-Comté ont cédé la place au FIL, le Festival International des Langues et des Cultures du Monde. Après vingt-cinq ans des RITU (Rencontres Internationales du Théâtre Universitaire) un besoin de changement s'est fait sentir, mais un changement dans la continuité : les spectateurs fidèles n'auront sûrement pas été dépayés. Les six spectacles du festival se sont déroulés sur cinq soirs du 5 au 9 février.

Lundi le 5 février à 20h

Le Satyricon, du groupe de théâtre antique, Neuchâtel, Suisse
mise en scène : Guy Delafontaine, en français.

- 2 « Voici le bon travail de huit jeunes acteurs méritants, méritants en particulier en ce qu'ils ont eu beaucoup de texte à apprendre et beaucoup de gestes et de mouvements à synchroniser. Le *Satyricon* de Pétrone, ici dramatisé, est une espèce de roman, un texte latin hétérogène, fragmentaire, incomplet, de l'époque de Néron. Son chapitre le plus marquant est sans doute celui qui décrit le dîner à la fois somptueux et dégoûtant chez Trimalcion, un affranchi et nouveau riche, qui fait étal de sa richesse mais aussi de sa vulgarité et de sa grossièreté. Le tout se comprend comme le portrait satirique d'une société en pleine poursuite du plaisir, surtout du plaisir sexuel en tous genres. L'histoire est une suite d'aventures et mésaventures au cours desquelles l'autre personnage principal, Encolpe, semble condamné par un enchantement à être frappé d'impuissance lors de toute rencontre amoureuse. Donné cette structure épisodique l'attention du spectateur a besoin d'être tenue par un jeu fort, extravagant, comique, ce qui est bien ici le cas. La décadence de ce monde, un monde romain mais qui pourrait être aussi le nôtre, est suggérée par le travestissement (le rôle de Trimalcion est joué

par une actrice) et par des danses lascives. Le dernier mot de la pièce, presque trop à propos : “Quelle folie” » (David Ball)

- 3 « L’adaptation du roman latin en français était sans doute difficile. En effet, premièrement, l’histoire de ce roman est lacunaire et la plupart des ressorts de la pièce passe par le texte. Ce dernier, très verbeux, ne manquait pas d’humour et de fulgurance délirante. Mais lorsque même un locuteur français peut avoir du mal à comprendre le pourquoi et le comment d’une situation, qu’en est-il d’un allophone ? De plus toute la pièce s’articulait comme un enchaînement de farces, de moments grotesques et laissait peu de place à la nuance dans le jeu des comédiens, ce qui n’aidait pas à différencier une situation d’une autre. Restait donc la mise en scène et la scénographie. On comprenait bien les changements de lieux et peut-être même le statut des personnages, mais était-ce suffisant ? » (Dimitri Guichardon)

Mardi le 6 février à 19h30

Transit, de la faculté des arts dramatiques de Belgrade, Serbie,
mise en scène collective, en serbe

- 4 Le monde d’une jeunesse très évidemment insatisfaite et contestataire. Les quatre acteurs parlent ici en serbe mais de plus, des voix enregistrées intrusives parlent en français à leur place, parlent de leurs problèmes de santé ou de choix de carrière. Le jeu des acteurs est physique, plein de mouvement, parfois défoulant, le plus souvent agressif, répétitif, en tout cas la preuve convaincante de leur engagement total.

Mardi le 6 février à 21h

Bohème, de l’Académie de théâtre de Prague, République tchèque
mise en scène collective, en tchèque

- 5 « Un spectacle ludique, joyeux, accessible, basé sur des jeux, des chants, des danses traditionnelles du pays. Sans décor ni costumes spéciaux, sans musique ou autre bande sonore, tout passe par l’expressivité des sept acteurs. Une cérémonie de mariage semble enfin réussie suite aux réticences de la mariée, et puis, plus sombre, nous assistons à l’exclusion allant jusqu’à la mise à mort d’un membre du groupe qui a dépassé les bornes. Il revient, heureusement, à la vie pour la fin ! » (David Ball)
- 6 « Pour cette pièce, jouée en tchèque, nous n’avions aucun synopsis. De plus, aucun indice supplémentaire : la scénographie était minimaliste, aucun décor et la lumière était fixe. Pourtant, on comprenait chaque situation et leurs enjeux à travers le déroulement de la pièce. L’histoire était simple : il s’agissait d’une fête de mariage. Pendant la fête, la mariée trompe son mari, les convives tuent l’amant, avant que les pleurs de regret le fassent revenir d’entre les morts.
- 7 Dans cette pièce, on ressentait la volonté de la compagnie de faire un spectacle expressif et compréhensible par tous. Il y avait beaucoup de chants, de danse, du mime et très peu de texte. Les situations étaient de vrais moments de jeu et d’émotion. On voyait très bien les différents caractères des personnages. Pour arriver à un tel résultat

il fallait, sans doute, rechercher quelque chose d'universel. Et quoi de mieux que de faire appel aux rituels et aux cérémonies, qui sont reconnaissables dans de nombreuses civilisations, et aux sentiments que tous les hommes partagent, l'amour, la joie, la haine et la tristesse, sans s'encombrer de signification ou de propos trop complexes.» (Dimitri Guichardon)

Mercredi le 7 février à 20h

Fin de spectacle, de la Scène d'or, Sidi-bel-Abbès, Algérie
mise en scène : Chalem Ilies Bouadjaj, en arabe

- 8 « Au début, le monologue à tonalité agressive d'un seul acteur accompagné de deux musiciens. Et puis, tandis que l'un des musiciens reste à sa batterie, l'autre devient acteur, et avec le premier, entame une série de dialogues, qui semblent être les échanges forts et engagés d'un personnage dominateur face à un autre dominé. » (David Ball)
- 9 « Le synopsis de la pièce annonçait un conflit et de la jalousie entre un régisseur et un comédien. Armé de cette seule indication, et grâce au jeu et à la mise en scène, il était facile de comprendre cette relation entre les deux personnages, et le fait que cette lutte s'illustrait à travers le jeu d'autres scènes de théâtre. Dans la mise en scène, un deuxième espace était dessiné sur le plateau et lorsque les deux protagonistes jouaient dans cet espace, il était clair qu'ils jouaient d'autres pièces de théâtre et qu'ils incarnaient d'autres personnages. Il est clair que *Fin de spectacle* jouait avec les codes du théâtre et que les extraits de pièces joués par les deux comédiens étaient issus sans doute de grands classiques du théâtre. Mais malheureusement il était difficile de deviner précisément quels étaient ces derniers sans comprendre l'arabe. » (Dimitri Guichardon)

Jeudi le 8 février à 20h

La Beauté des débuts, de l'Institut des arts dramatiques du Caire, Egypte
mise en scène : Azouz Ibrahim Adel, en arabe

- 10 « Une histoire d'Adam et Eve en trois mouvements : d'un jeu de séduction nous passons aux disputes d'amoureux de plus en plus dramatiques. Chaque mouvement est non seulement un dialogue mais aussi un pas de deux de danse, accompagné d'une musique, style : musique de film, qui souligne les émotions des personnages. Les deux acteurs sont excellents, l'actrice étant de plus une danseuse tout à fait remarquable. C'est peut-être assez clair pour ceux qui ne comprennent pas l'arabe que les trois parties du spectacle sont tirées des pièces suivantes de Shakespeare : *Roméo et Juliette* (leurs premières rencontres), *Macbeth* (Lady Macbeth poussant son mari à réaliser son destin en assassinant le roi) et *Othello* (le meurtre de Desdémone). » (David Ball)
- 11 « Dans cette pièce également, la compréhension était facilitée par la danse, la musique et les décors. La scénographie était conséquente et puissante. On voyait le déroulement d'une histoire d'amour, de ses débuts magnifiques à sa fin tragique. Les situations étaient simples et compréhensibles. Tous les éléments de la mise en scène jouaient dans

le même sens : les couleurs, le rythme, le ton. C'était très beau, très maîtrisé, mais parfois c'en était presque « kitsch ». Les situations jouées étaient celles de multiples figures du théâtre et de la mythologie : d'Adam et Eve à Othello en passant par Macbeth et Roméo et Juliette. On ne comprenait pas toujours précisément les références, à cause de la langue, mais les situations restaient claires. » (Dimitri Guichardon)

Vendredi le 9 février à 20h

L'Autre parmi nous, de la Grande école de commerce de Marrakech, Maroc, mise en scène : Hassan Machnaoui, en français

- 12 « Un spectacle très directement engagé sur la différence et la tolérance. Les acteurs se sermonnent eux-mêmes aussi bien que le public, qu'il faut respecter les différences et pratiquer en conséquence la tolérance. Et cette harmonie du message se trouve imagée dans des répliques débitées en chœur et dans le mouvement ensemble des gestes et des danses, le tout le plus souvent accompagné par une musique traditionnelle. C'est un spectacle minimaliste sans décor ni costumes spéciaux mais avec comme accessoires des chaises identiques, qui feront asseoir tout le monde à la même place, place qui convient très bien à ces huit acteurs.

La barrière linguistique : un obstacle à contourner

- 13 « La question des langues est, bien sûr, une spécificité des festivals internationaux de ce type. Le recours aux surtitres est ici découragé pour laisser chaque spectateur face aux limites et aux possibilités de ses propres connaissances linguistiques. Il y a parfois pourtant des exceptions. L'année dernière par exemple (2017) une troupe taïwanaise a eu recours aux surtitres en français pour faire comprendre, du moins aux francophones, une grande quantité de textes en chinois, l'histoire d'un voyage imaginaire dans le temps et l'espace d'un homme et d'une femme, qui se marient et qui ont un enfant, avant que le déclenchement d'une guerre oblige l'homme, qui est militaire, à quitter la maison, avec, comme résultat, que tout se termine dans le malheur. L'histoire semblait d'une grande qualité poétique.
- 14 Selon la Bible, il y eut autrefois une seule langue universelle. La disparition de cette langue est-elle un autre paradis perdu ? Dans l'histoire de la tour de Babel, Dieu met fin à la fois à la langue unique et à la construction de la tour pour réduire la puissance et l'orgueil des hommes. La multiplicité des langues est-elle une faiblesse ou une richesse ?
- 15 Il y a sans doute cette autre question à se poser : la barrière linguistique est-elle si étanche que cela ? En faisant attention à la tonalité vocale des acteurs, à leurs gestes et leurs mouvements, aux costumes et aux décors, à la musique et aux lumières, nous avons au moins accès à l'ambiance émotionnelle du spectacle. Ensuite, il y a toujours la possibilité de vérifier nos intuitions dans les discussions qui suivent les spectacles en posant des questions aux acteurs des troupes. Il est difficile de rester dans un état d'incompréhension totale. Nous ne comprenons pas la langue mais nous cherchons tout de même à comprendre, à élaborer notre propre scénario, quitte à nous tromper sur les

intentions des acteurs. C'est possible, probable même, mais ce scénario personnel reste tout de même une expérience authentique, une vraie réponse au spectacle.

- 16 Et les acteurs ? Obligés, dans leurs monologues, à parler au-dessus des têtes d'un public qui ne les comprend pas, ils doivent avoir l'impression de peiner à se faire entendre. Ils ne sont plus portés par la complicité qui s'établit normalement entre acteur et public. On ne rit pas aux blagues. Les regards ne se croisent pas.
- 17 Petite anecdote ou confession personnelle : dans le spectacle algérien j'avais compris que le premier personnage était Caligula. J'avais entendu le nom et aussi le mot Roma. Alors, le scénario que j'avais commencé à construire dans ma tête était celui d'une série de tyrans, et j'ai donc cru que le deuxième personnage dominateur derrière ses grosses lunettes noires était le colonel Kadhafi. Imaginez donc ma surprise en découvrant lors de la discussion qui a suivi le spectacle que ce personnage était censé être le Hamm de *Fin de partie* de Beckett ! Ce qui n'a pas pourtant totalement invalidé mon portrait du dictateur grotesque. » (David Ball)
- 18 « L'un des objectifs du festival est de faire comprendre et de faire découvrir au public que la compréhension des langues n'est pas indispensable pour apprécier une pièce de théâtre.
- 19 L'organisation du Festival préfère, ainsi, ne pas surtitrer les spectacles pour que l'immersion dans la langue soit totale. Comme le gromelot, ce faux-langage hérité de la commedia dell'arte, utilisé dans les productions clownesques, ou encore la musique et la danse, l'être humain est capable de s'exprimer, de comprendre et d'apprécier un spectacle sans passer par le langage. » (Dimitri Guichardon)

Retours sur Lagarce

- 20 Avant de quitter cependant les spectacles de 2018, il faut parler un instant d'un spectacle de l'année précédente, car il fait le lien avec le dernier numéro de *Skénographie*, consacré à une pièce de Jean-Luc Lagarce, *Juste la fin du monde*. Le spectacle présenté par le Théâtre Universitaire de Franche-Comté en 2017, *Sur les traces de...*, mise en scène de Joseph Melcore, raconte la vie de Lagarce en utilisant des morceaux de ses écrits de tous genres. Ses origines familiales, son travail d'homme du théâtre, sa vie sexuelle débridée avec d'innombrables partenaires masculins, sa maladie du sida et sa mort lente, douloureuse et prématurée, tout est présenté dans le détail. Les sept acteurs du TUFC ont fait preuve d'une énergie et d'une compétence admirables en changeant sans cesse de scène, de personnage et de costume. La structure du spectacle se présente comme un travail de mémoire, un retour en arrière, une récapitulation, le tout teinté d'un sentiment de culpabilité de la part de l'écrivain, surtout à l'égard de la famille modeste qu'il a laissée loin derrière lui. Le jeu sur scène se caractérise par sa variété et sa rapidité dans une mise en valeur de plusieurs styles théâtraux : vaudeville, music-hall, drame... Le mot clé : l'engagement, du dramaturge, mais celui aussi de toute l'équipe. »

AUTEURS

DAVID BALL

Professeur d'anglais à Anglia Ruskin University en Angleterre jusqu'en 1999. Actuellement retraité, il vit à Besançon où il a co-dirigé la revue *Coulisses*, aux côtés de Frédérique Toudoire-Surlapierre, puis de Karine Bénac et de Julia Peslier. Il est membre du bureau du Théâtre Universitaire de Franche-Comté et du comité de rédaction de *Skén&Graphie*.

DIMITRI GUICHARDON

A participé à l'organisation du FIL, le Festival International des Langues, dans le cadre de son service civique au Théâtre universitaire de France-Comté. Il a écrit et mis en scène *Zonards*, qu'il a présenté dans le cadre des CET du département d'Art Dramatique du Conservatoire à Rayonnement Régional du Grand Besançon.